

XYZ. La revue de la nouvelle

En perdition sur le piton

Marc Trillard



Numéro 19, automne–août 1989

Auteurs de NYX

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trillard, M. (1989). En perdition sur le piton. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 35–37.

En perdition sur le piton

Marc Trillard

Bordel de Dieu! ces petits salauds ne se tairont donc jamais?! Regardez-les, à faire les cons sur leurs planches à roulettes, à sauter d'imaginaires Himâlaya en hurlant dans l'azur! Petits voyous, petites merdes non scolarisées...

Mais non. Quel jour est-on? Mercredi. Oui, mercredi après-midi. Il perd la notion du temps... Mercredi, jour détesté. Le jour des gosses. Les cris, les piailllements, les stupides jeux qui n'en finissent pas. Jusqu'à ce qu'enfin les ménagères, depuis leurs fenêtres, intiment à la marmaille braillante l'ordre de remonter pour prendre leur souper. Les jeux et les cris, là, en bas dans le terrain vague. Le bruit qui monte et gonfle et rebondit contre le béton, qui vient déchirer ses tympanes et fouir sa cervelle. C'est le petit salaud, là-bas, en tee-shirt bleu et baskets blanches, qui gueule le plus fort. On dirait un possédé. Le chef de la bande de morveux de cette insupportable cité de fin du monde.

Trois heures à sa montre. Et tant d'autres à tuer. Il voudrait être à ce soir déjà, à demain, à plus tard. Ailleurs. Il se lève et va ouvrir le réfrigérateur. Trois heures. L'heure de la seconde Kronenbourg. La seconde seulement? Et alors? Fait chaud. Fait soif. Faut boire, mon vieux, pas se déshydrater. C'est un étouffant et invivable mois de juillet comme tous les autres juillet. Oppressant, vide et sans espoir, pareil aux désertiques rizières des confins du Mékong. L'humidité en moins, ça oui. Quinze kilos de barda sur les reins, une grappe de sangsues te butinant cuisses et couilles, et le Viêt-cong aux fesses. Te faut courir, mec. Fuir. Échapper coûte que coûte aux balles blindées crachotées par le Jaune. Tu oublies et femme et marmots si tu en as, tu marches sur la gueule du copain si nécessaire, et tu cours. Ta peau, fils. C'est la seule chose que tu puisses présenter, pas vrai? Faut absolument conserver ton intégrité. «Appelle le P.C. Dis-leur qu'ils sont bien une trentaine après nous et que la section a trinqué moche. Me reste plus que sept ou huit hommes.» J'en peux plus. Je ne veux plus. Ne ferai pas un pas de plus dans ce pays de merde. Veux rentrer. «Ils disent repliez-vous, mon adjudant.» «Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'on est en train de faire? On se replie, non?!» «Ils disent le poste de Tràn Binh, les nôtres y sont encore, du moins ils pensent.» «Oh! putain.

Mais c'est à des bornes et des bornes, ça! On aura le temps de se faire percer cinquante fois! Se foutent de nous!» Il fonce sous le couvert des feuilles de bananiers derrière l'adjutant. Il hait l'adjutant. Il hait le Viêt-nam. Il vomit l'homme jaune.

Il sursaute. Cris, rires, hurlements. Son regard glisse et vacille en direction de l'aire de jeux-terrain vague. Ça cavalcade et ça hurle à n'en plus finir. Une bière, il a besoin d'une autre bière. Quand il boit il n'entend pas. Petits salauds.

Ils se sont réfugiés sur un piton, quelques minutes de sursis. Ils ne sont plus que quatre: l'adjutant, deux caporaux et lui, le radio. Ils ont abandonné trois tirailleurs derrière eux dans la boue. Dont Ousmane, le Congolais. Un éclat dans les tripes, foutu. «Me laissez pas!» qu'y beuglait. Pauvre type. Crever dans la gadoue à douze mille kilomètres des côtes africaines. Et pour quoi? Qu'est-ce qu'il en avait à foutre, lui, de l'Indochine? Ils font silence, tous les quatre, sur leur piton. Ils écoutent. Ils attendent. Ils ont peur. On est encore loin de Tràn Binh, chef?

De nouveau, il sursaute. Pas les cris, cette fois. Le fusil. Sa joue contre la crosse, son œil vissé à la visée, et au bout de la ligne de mire le tee-shirt bleu baskets blanches. Bon Dieu de bon Dieu! Que fait-il tout à coup avec ça entre les mains? Ma parole, mais il perd la tête! Oh! réveille-toi...

«Hé! putain de merde, mais réveille-toi! Tu dors ou quoi? T'as appelé le P.C.?» Le P.C....? Mais non, chef, vous savez bien qu'il ne répond plus, le P.C. Replié en catastrophe sur Hanoi, sans doute. Ou alors... ou alors peut-être bien qu'il n'y a tout bonnement plus personne pour faire radio. «Ta gueule! Essaie plutôt un autre canal!» Les piles sont mortes. Les piles sont mortes depuis au moins trois heures et il a oublié la recharge. Il ne peut plus appeler ni recevoir personne. Il a rien dit, il fait semblant, c'est sa faute. Il fait croire qu'il appelle, mais ça grésille même pas, la bonne blague. «Rien, chef. Rien de rien.» «Oh! putain de putain de putain...» L'adjutant va faire sous lui dans deux minutes et lui, secret plaisir, ça lui grimpe dans les reins. Hait adjudant. Hait jaunes. Hait foutue saloperie de pays et sa mousson de merde. «Hé! Ça bouge, là-bas. T'as vu?» Oui, ça a remué, chef, vrai. «On a crié! T'as entendu? Laisse tomber la radio. Prends ton PM.» Crié. Oui. Parfaitement. Ils sont là, au pied du piton. Ils les ont retrouvés. «Là, en bas, tu l'as vu? Tu l'as vu, dis?!» Ouais, il l'a vu, crotale ondulant dans la

jungle. Ça sera son premier et vraisemblablement son dernier. Regarde-le comme il est vif, comme il est lesté sous les fougères géantes. Dieu de Dieu! il vendrait sa mère pour une bière. Ou plutôt non, un plein verre de whisky, du raide et du glacé. Attends! Attends! L'ordure a filé, l'a bondi comme en un rêve dans un fourré. Non! Le voilà! Le revoilà! Ça y est, il le tient. Il l'a enfin au bout du canon. Oh! bon Dieu, oui, il va se le faire, il va se l'exploser, l'enfoiré de Viet. Tee-shirt et baskets, un gosse. Il crie, va savoir pourquoi il crie. Salaud. Maintenant. Maintenant, il est à toi. Vite, il te regarde, il t'a vu! Tire!

Soudain, il se retrouve par terre, les quatre fers en l'air. Autour de lui des canettes de bière vides qui roulent sur le lino. Il est sourd, n'entend plus rien. Une énorme détonation. Et là, sur ses genoux, qu'est-ce que c'est? Un fusil. Son fusil. Qu'est-ce qu'il a fait? Il se redresse. Ça tourne et ça tangué. Il est bourré, saoul comme un polac. Son œil plonge sur l'aire de jeux-terrain vague. Il voit. Le tee-shirt bleu baskets blanches dans une mare de sang. Du bleu, du blanc et du rouge qui lui sautent à la gueule. Puis il éclate d'un rire gras et se fige dans un incertain garde-à-vous. Il se souvient que ce soir on donne un feu d'artifice dans la cité pour cause de quatorze juillet. Hissez les couleurs. Vive la France.



**Pierre
Chatillon**

144 p., 14,95 \$

La Vie en fleurs

**dans la collection « L'ÈRE NOUVELLE »
dirigée par Daniel Gagnon**

XYZ éditeur, C.P. 5247, Succ. C, Montréal, H2X 3M4